

Julietta

Vivre et dire le hasard

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 307, mars 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85247ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2017). Compte rendu de [Julietta : vivre et dire le hasard].
Séquences : la revue de cinéma, (307), 22–23.

Julieta

Vivre et dire le hasard

Lorsque Julieta croise au pied levé Beatriz, l'ancienne meilleure amie de sa fille Antía, elle a peine à la reconnaître. Maintenant employée chez Vogue, Beatriz rapporte avoir récemment revu Antía et appris qu'elle est devenue la mère de trois enfants. Taisant la situation conflictuelle dans laquelle elle est plongée avec sa fille depuis une douzaine d'années, Julieta se contente alors de saluer Beatriz et de lui exprimer son plaisir d'échanger quelques mots avec elle. Voilà l'élément déclencheur de ce petit bijou de Pedro Almodóvar, qui examine avec adresse les multiples visages de la contingence, des aléas, du hasard.

PIERRE-ALEXANDRE FRADET



Un désir de perte de contrôle

Un mouvement de respiration dans une blouse souple; du papier bulle qui enrobe une statuette; un retour imprévu dans un logement aux murs défraîchis; une jeune femme aux cheveux blond platine; un cerf majestueux, courant dans la neige, à la recherche d'une compagne; une vue imprenable sur la mer; deux jeunes filles qui jouent innocemment au basket-ball; une femme avachie dans sa baignoire, incapable de se redresser seule; une maison isolée de tout, située sur le col d'un relief montagneux; des gâteaux d'anniversaire soigneusement préparés, appétissants à souhait, mais jetés à la poubelle avant même d'être dégustés; des pleurs, des remords, des gestes d'hésitation; et une somptueuse vallée qui brille au loin, perceptible depuis un belvédère. Rien n'est laissé au hasard dans l'esthétique d'Almodóvar. Et pourtant, oui pourtant, *Julieta* s'intéresse au hasard lui-même.

Car c'est par hasard que Julieta rencontre Beatriz tout juste avant de partir pour le Portugal, ce qui éveille en elle l'intention d'expliquer à sa fille ce qui la tracasse depuis longtemps; et c'est par hasard encore qu'elle a été impliquée, plus jeune, dans des événements qui ont mené à la mort. Tandis qu'elle se repose sur un banc dans un train de nuit, un homme d'âge mûr pénètre dans sa cabine et annonce qu'il souhaite converser avec elle. Âgée de quelque 25 ans, Julieta se sent alors envahie; menacée, elle s'empresse de quitter la cabine puis fait la connaissance de Xoan, pêcheur viril avec qui elle aura une fille. Quelques minutes après sa rencontre, le train qui la transporte s'arrête subitement, l'homme qu'elle a fui venant de s'enlever la vie. Julieta y est-elle

pour quelque chose? Bien qu'elle n'ait pu prévoir les intentions suicidaires de l'homme, elle se sent coupable et garde en elle la trace de cette émotion.

Peu de sentiments sont aussi anesthésiants que celui de culpabilité. Nietzsche l'avait déjà souligné dans ses réflexions sur le ressentiment, et Almodóvar revient ici sur ce thème en construisant une histoire, adaptée des écrits d'Alice Munro, où la complexité intérieure est reine. Deux fois plutôt qu'une, le personnage principal de *Julieta* est la proie de cette émotion ravageuse. Tout juste après s'être disputé avec Julieta, Xoan prend la direction de la mer et périt dans une tempête. Tout comme *La fille inconnue* des Dardenne, *Camion* de Rafaël Ouellet et *Le vendeur* de Sébastien Pilote avaient mis en scène des êtres aux prises avec un sentiment de responsabilité devant la mort d'autrui, *Julieta* dévoile une femme qui souffre de se savoir impliquée causalement (bien que de façon involontaire) dans des accidents mortels.

Ce n'est certes pas la première fois que le hasard figure au cœur d'un long métrage. Cinématographiques, théâtrales ou performatives, bon nombre d'œuvres contemporaines associent l'intention d'expérimenter à un désir de perte de contrôle (chez les créateurs, les personnages ou les spectateurs). La particularité de l'œuvre d'Almodóvar est qu'elle exprime à quel point la culpabilité liée au hasard peut devenir paralysante, tout en révélant la difficulté — vécue, sentie — à porter au grand jour ce qui fait qu'on se sent par moments coupable, à tort ou à raison. Cette paralysie est en réalité si profondément ancrée dans l'intériorité humaine que seuls ceux qui en font l'expérience semblent pouvoir en témoigner, comme c'est le cas pour Julieta puis, à la toute fin du film, pour sa fille lorsqu'elle perd son garçon. À cet égard, la valeur du cinéma en général et de l'œuvre d'Almodóvar en particulier est d'autant plus évidente: capable de mordre sur les détails concrets d'une situation vécue, l'art filmique parvient à faire comprendre à tous les spectateurs ce qui autrement ne pourrait être compris, ou expérimenté, ou éprouvé, qu'en partie ou par un petit nombre, suscitant par le fait même un sentiment de sympathie généralisé.

On a souvent rapproché l'œuvre d'Almodóvar de celle de Xavier Dolan. Bien entendu, en raison du bas âge du second et de l'âge avancé du premier, c'est précisément Almodóvar qui a pu influencer Dolan, et non l'inverse¹. Mais le temps passe vite et l'importance de Dolan en tant que cinéaste (dans les festivals, les médias et les salles obscures) est devenue si grande ces dernières années que,



La valeur du cinéma en général et de l'œuvre d'Almodóvar en particulier est d'autant plus évidente : capable de mordre sur les détails concrets d'une situation vécue, l'art filmique parvient à faire comprendre à tous les spectateurs ce qui autrement ne pourrait être compris, ou expérimenté, ou éprouvé, qu'en partie ou par un petit nombre, suscitant par le fait même un sentiment de sympathie généralisé.

pour le spectateur soucieux de faire des rapprochements entre auteurs, il est de plus en plus tentant de dire que *ce sont les films d'Almodóvar qui évoquent parfois en lui ceux de Dolan*, tant l'œuvre *dolanienne* imprègne maintenant les esprits. Par un curieux et graduel renversement des choses qui est révélateur de l'horizon d'attente où se meut le cinéophile d'aujourd'hui, la tentation est donc de plus en plus grande de s'exprimer ainsi : comme chez Dolan, la direction artistique des films d'Almodóvar est brillante, marquée par les contrastes et les couleurs vives; comme chez Dolan, dans ***Volver*** par exemple, la musique est omniprésente et agit comme une actrice invisible; comme chez Dolan, la figure de la mère est centrale et incontournable, notamment dans ***Tout sur ma mère***; comme chez Dolan, le rapport à l'amour et à la sexualité est on ne peut plus singulier et fait l'objet d'un examen attentif, en particulier dans ***La Mauvaise éducation***; enfin, toujours comme chez Dolan ou du moins dans ***Laurence Anyways***, les intertitres des films d'Almodóvar nous prennent parfois par surprise, par exemple dans ***Parle avec elle***.

Que la mise en scène d'Almodóvar attire presque invariablement l'œil du spectateur, comme c'est encore le cas chez le cinéaste québécois, voilà cependant qui ne l'amène pas à se détacher de tout contenu. Ou plutôt : l'esthétique d'Almodóvar n'est jamais *esthétisante*, c'est-à-dire autosuffisante et autonome face au réel, puisqu'elle s'articule à une intrigue soignée et à un propos médité. Dans ***Julieta***, d'ailleurs, ce propos n'est pas banal. On n'y comprend rien de moins

que l'expérience humaine consiste dans la rencontre entre des intentions subjectives et un contexte infiniment complexe, dans lequel on s'insère peu à peu, qu'on ne maîtrise jamais complètement, mais sur lequel le geste humain a de multiples conséquences, heureuses ou malheureuses. Grand phénoménologue intéressé par l'action, l'intentionnalité et la liberté, Jean-Paul Sartre se serait sans nul doute reconnu dans ces réflexions sur le rapport entre la volonté subjective et le réel, ici développées à travers l'image.

Avouons-le : les meilleurs films sont parfois ceux qu'on préfère ne regarder qu'une seule fois, de peur d'être déçu lors du second visionnement. Or, en raison de la grandeur propre de ***Julieta***, petit chef-d'œuvre formel et narratif, il y a fort à parier que plusieurs cinéphiles souhaiteront ne jamais revoir ce long métrage, non pas pour le fuir, mais pour mieux faire subsister en eux sa force d'évocation première.

★★★★½

¹ Mentionnons tout de même que Dolan tend à refuser le fait qu'il se soit directement inspiré d'Almodóvar. Voir à ce titre Pierre-Alexandre Fradet, « Entretien avec Xavier Dolan », *Séquences*, n° 279, juillet-août 2012, p. 46-47.

■ **Origine** : Espagne – **Année** : 2016 – **Durée** : 1 h 39 – **Réal.** : Pedro Almodóvar – **Scén.** : Pedro Almodóvar (d'après trois nouvelles du recueil *Runaway* d'Alice Munro) – **Images** : Jean-Claude Larrieu – **Mont.** : José Salcedo – **Son** : Sergio Bürmann – **Mus.** : Alberto Iglesias – **Int.** : Emma Suarez (*Julieta*), Adriana Ugarte (*Julieta Joven*), Daniel Grao (*Xoan*), Inma Cuesta (*Ava*), Dario Grandinetti (*Lorenzo*), Michelle Jenner (*Beatriz*) – **Prod.** : Agustín Almodóvar, Esther García, Diego Pajuelo, Bárbara Peiró – **Dist. / Contact** : Métropole